

Méfions-nous de nos représentations

L'histoire qui suit devrait nous convaincre de bannir les *a priori* qui encombrant nos représentations sur la vie des habitants des quartiers populaires.

Didier Ménard
Médecin généraliste retraité

COMMENT vivent les habitants des quartiers populaires ? Quand je lis, sous la plume des journalistes, des sociologues, des anthropologues, des femmes et hommes politiques, les commentaires et autres analyses sur la « vie » dans nos cités, il est difficile de se faire une opinion sur ce qu'est la réalité de la vraie vie dans nos quartiers. Le jugement oscille entre l'indignation, la crainte, la méfiance et autres sentiments qui résument la certitude qu'il ne fait pas bon y vivre, le constat étant que ceux qui y habitent y sont forcés, soumis à leur triste condition sociale. Tous ces clichés et poncifs cachent une réalité aux multiples formes qui mélange les comportements abjects et stupides aux comportements vertueux et fraternels. Il y a, comme dans toute communauté humaine, une diversité de situations mais, ici, la relégation fabrique une vie sociale où dominent les inégalités qui produisent de la souffrance individuelle, familiale et collective. Mais n'allez surtout pas croire que ces habitants, habitués à ce que la fin du mois revienne chaque semaine, sont des personnes à l'esprit soumis, enfermés dans un individualisme nourrissant un fatalisme destructeur. Non, ces gens, s'ils vivent difficilement, savent faire de leurs difficultés une richesse de la solidarité, de la fraternité et de l'humour. Les Anciens y jouent un rôle essentiel. Le respect que chacune et chacun leur témoigne valorise leur place de conseil, d'éducation et de tendresse partagée. Vous allez vous dire que cette présentation est subjective, elle l'est, puisque ces personnes nourrissent mon exercice professionnel de médecin généraliste depuis quarante ans.

Pour vous convaincre qu'il faut se méfier des préjugés et représentations sur la vie de ces personnes, j'ai choisi de vous raconter une page de l'histoire d'une femme marocaine de 75 ans. Nous l'appellerons Yasmine. J'ai fait la connaissance de Yasmine lors de mes premières visites à domicile dans la cité. Une visite qui se grave dans votre mémoire pour la vie. Quand je suis rentré dans le salon, sur l'immense canapé dans le pur style maghrébin, huit enfants étaient assis rangés par taille, ils m'attendaient toutes et tous et ils avaient le crâne rasé. Ma surprise fut grande et Yasmine de m'expliquer que l'un des enfants

ayant eu des poux, le traitement traditionnel, comme au pays, était de raser les cheveux, c'était le plus efficace et le plus économique. S'ensuivit une discussion sur l'image de soi vis-à-vis d'autrui, sur l'humiliation que les enfants pouvaient subir à l'école, sur l'attitude des enseignants... Yasmine argumenta sur chacun de mes propos, ce qui, sans me convaincre, m'obligea à admettre qu'il y avait de la vérité dans son discours, que son éducation permettait à ses enfants de savoir se situer par rapport aux réactions qu'ils ne manqueraient pas de vivre. Quand je vois aujourd'hui à la sortie des écoles tous ces enfants au crâne rasé parce que c'est la mode, je revois les huit gosses assis sur ce canapé. À partir de ce jour, j'ai entretenu une relation de confiance et je remercie Yasmine de m'avoir aidé à comprendre la culture berbère, de m'avoir enseigné plusieurs pratiques de soins traditionnelles souvent plus efficaces que nos médicaments et j'ai su lui adresser des jeunes parents en quête de savoir-faire pour s'occuper de leurs bébés. Nous avons vieilli ensemble. Les pathologies chroniques graves qui la frappaient la conduisaient régulièrement à la consultation.

Un jour, deux de ses enfants viennent me réclamer un calmant pour Yasmine. Je leur demande la raison et ils m'expliquent : Yasmine est toujours marocaine, elle n'a jamais voulu demander sa nationalité française n'y voyant pas nécessité tant elle était bien intégrée en France. Ses enfants étaient soucieux de l'évolution de la politique migratoire du nouveau gouvernement, ils craignaient une reconduite au pays et dans son état de santé précaire, cela signifiait pour eux la mort de leur mère. Leur père était français depuis très longtemps, tous les enfants également, alors il le fallait pour Yasmine.

Yasmine, femme marocaine de 75 ans, au corps abîmé par ses huit maternités, ses privations, parlant mal le français et l'écrivant peu, recroquevillée sur elle-même devait affronter l'épreuve de la naturalisation, un défi considérable pour quiconque se représente Yasmine comme peu cultivée. Le calmant demandé est pour la tranquilliser face à l'épreuve du lendemain, celle de l'entretien de culture générale. J'ai vite compris que

les plus angoissés étaient les enfants et, refusant de prescrire, je tentai de les rassurer sur l'empathie des personnes qui faisaient cet entretien. Je leur demandai de venir me dire le lendemain le résultat de cette épreuve. Quand je les vis le lendemain, tout excités dans le couloir du cabinet, je ne pus que leur consacrer quelques minutes entre deux consultations.

« Incroyable, pas possible, si tu savais ce qu'elle nous a fait... ». J'eus du mal à les calmer et entendre le récit de ce fameux entretien. Normalement, la personne est seule avec « l'examineur », mais ils ont réussi, en s'appuyant sur l'état de santé de Yasmine, à assister à l'entretien, il faut dire qu'ils savent argumenter.

Première question : « Madame, dites-moi quelle est la femme qui a sauvé la France ? » Silence. Yasmine réfléchit : « Je pense que c'est Jeanne d'Arc » « Oui et pourquoi ? » et Yasmine de raconter l'épopée de la pucelle d'Orléans. Les enfants sont sidérés ! Une ou deux questions plus tard sur le général De Gaulle,

Yasmine recevait les félicitations pour sa connaissance de l'histoire de France. Je félicitai les enfants, tout à leur joie et leur fierté. J'étais impatient d'entendre Yasmine sur cet épisode de vie. Lors de la consultation suivante, je la questionnai sur l'acquisition de ses connaissances. « Tu sais, docteur, depuis que mon mari est sourd, on ne se cause pas beaucoup, alors j'écoute la radio. Il y a une station que j'aime bien, c'est France Culture. Il y a des émissions sur l'histoire de France et du monde et cela m'intéresse et m'occupe, à mon âge, on a du temps ! »

Yasmine devint française peu de temps avant sa mort. Je lui dois bien cette narration tant son parcours de vie fut, certes difficile, mais tellement riche de savoir-faire et de savoir-être, une belle personne... Cette histoire de vie est la preuve que nous devons nous méfier de nos représentations sur ces vieux et vieilles de la cité du Franc-Moisin, qui ont tant de choses à nous apprendre et à partager. 📍

Mort
Personnes âgées, vieillissement

Je ferais bien mieux de mourir !

Serge Sadois

Retraité actif

Un jour que nous nettoyions un massif de fleurs devant le cabinet médical, Gaby Guillot est venu nous voir, pour discuter, parler du temps qui passe, de sa tristesse, de sa femme Marie partie trop tôt. Gaby allait sur ses 82 ans et Marie en avait eu 78. C'était un homme d'un naturel souriant, jovial avec toujours un bon mot pour rigoler. Il s'est plaint de sa tension qui faisait des siennes, de cette solitude difficile à supporter et de tout le reste de ces maux de vieil homme.

« Je ferais bien mieux de mourir ! »

Il l'a dit deux fois. À la deuxième, le naturel à repris le dessus, il s'est mis à rigoler.

« Je dis ça, mais l'autre jour, au carrefour en face, j'étais à vélo, j'allais voir mes brebis dans le champ là-haut, y a une voiture qui m'a renversé. Tu aurais vu à la vitesse à laquelle j'ai sauté de mon vélo ! Et je dis que je veux mourir ! Les pompiers sont venus. Il y avait un seul blessé.

Mon vélo. »

De solitude, Gaby est allé à l'Ehpad local y retrouver des amis de son âge et des gens de sa grande famille. Il est décédé à 96 ans.

Ce n'est pas le cas, hélas, d'une de ses nombreuses cousines, Simone Martin, Guillot de son nom de jeune fille, mariée à Eugène de la grande famille des Martin. Il n'y a pas si longtemps, ici, les familles étaient nombreuses, très nombreuses. Au point qu'une fois, Gaby nous avait dit, si tu n'as pas de Guillot ou de Martin dans ta clientèle, ça veut dire qu'il n'y a pas grand monde dans ton cabinet.

Un jour, un mauvais jour d'hiver, Simone ne se sentait pas bien, très vite ses analyses sont revenues du labo, elles étaient formelles, elle avait un méchant cancer.

Pourtant, elle voulait voir le mariage de sa dernière fille. C'était prévu, mais sans date précise. Il a fallu y penser sans attendre. C'est qu'ici, une noce, ça ne s'organise pas simplement, réserver la salle, le traiteur, le curé, se mettre d'accord sur le texte des invitations, sans parler du plan de table, surtout ne pas mettre la tante Berthe à côté du cousin Émile à cause d'une sombre histoire entre eux de vache ensorcelée qui avait perdu son veau... Bref, un vrai cauchemar.

Mais Simone a fait ce qu'il fallait pour que les cousins et petits cousins soient invités. Cela allait être une grande noce, une belle noce selon les normes locales. Les enfants angoissés de voir partir leur mère trop tôt ont fait tout ce qu'il fallait. Simone avait dit : « Ne vous en faites pas, je serai là. »

Effectivement, elle a fait la noce, elle a revu toute sa grande famille.

Et puis, elle est décédée le lendemain après-midi. 📍